

crainte que sous cet objet nouveau il n'y ait quelque péril caché, et l'inquiétude causée par la difficulté de le connaître » ; — *b) primitive* : on peut aimer ou haïr un objet sans qu'il ait causé de la surprise, et il y a beaucoup d'autres passions qui n'ont pas leur principe dans l'admiration.

2. On peut même contester qu'elle soit *une passion* : ses éléments constitutifs semblent appartenir plus à l'intelligence qu'à la sensibilité. — Elle suppose d'ailleurs la stupeur, une sorte d'immobilité, tandis que la passion est un mouvement vif.

IV. — **Spinoza** : dans son *Éthique* ⁽¹⁾ il compte trois passions élémentaires et primitives : *désir — joie — tristesse*. Toute chose tend à persévérer dans son être. Cet effort, dans l'âme, est accompagné de conscience : c'est l'*appétit* ou *désir*. Mais l'âme passe sans cesse d'un état à un autre. Si elle va d'une perfection moindre à une perfection plus grande, c'est la *joie* ; d'une perfection plus grande à une perfection moindre, c'est la *tristesse*. La joie a sa source dans l'accroissement, la tristesse dans la diminution de l'être. Spinoza explique par ces trois passions toutes les autres (40, 41).

Critique : 1. C'est moins une classification qu'une analyse.

2. La théorie de Spinoza confond sans cesse le sentiment et la pensée, le désir et le jugement : vg. quand il dit : l'amour c'est la joie avec l'idée de sa cause extérieure.

68. — CLASSIFICATION MODERNE

On les classe, comme les inclinations dont elles sont le développement extraordinaire, en passions :

I. — **Personnelles** : A) **Physiques** : elles naissent de la prédominance de certains *appétits* et se rapportent au corps (44) : vg. la gourmandise, l'ivrognerie proviennent du besoin exagéré de manger et de boire.

B) **Morales** : elles naissent de l'exaltation de certains pen-

⁽¹⁾ Troisième partie, *Appendice*. — Cf. L. CARBAU, *Étude sur la théorie des passions dans Descartes, Malebranche et Spinoza*.

chants (45) et se rapportent à l'âme : vg. l'amour de soi dégénère en égoïsme et orgueil, l'amour de l'indépendance en insubordination, l'amour du pouvoir en tyrannie, l'amour de l'argent en avarice, le besoin d'émotions en recherche des spectacles sanglants, etc... (46, IV).

II. — **Sociales ou altruistes** : A) Les affections *domestiques* sous toutes leurs formes : paternelle, maternelle, conjugale, fraternelle (49), peuvent devenir excessives ; — l'*amitié* (48) peut dégénérer en exclusivisme jaloux ; — l'*esprit de corps* en esprit de caste et de parti ; le chauvinisme est l'exagération de l'*amour de la patrie*, comme le cosmopolitisme de l'*amour de l'humanité* (50). — Les inclinations *malveillantes* donnent naturellement naissance à des passions mauvaises : vg. l'envie, la jalousie, la vengeance (52).

B) Mais les inclinations sociales *bienveillantes* peuvent se changer en passions bonnes : vg. dévouement de la mère, de l'ami, du soldat, etc., poussé jusqu'à l'héroïsme.

III. — **Supérieures** : de leurs formes passionnelles :

A) Les unes sont **excellentes** : vg. passion du savant, de l'artiste, de l'homme de bien, du missionnaire.

B) Les autres sont **condamnables** : vg. l'amour du vrai peut devenir la passion de l'utopie ; — l'amour du bien, un faux zèle ; — l'amour du beau, de l'engouement ; — le sentiment religieux, du fanatisme.

Remarques : 1° Toutes les inclinations, on le voit, même les inclinations sociales bienveillantes, sont susceptibles d'exagération ; mais ce sont les passions *personnelles* qui réalisent le mieux le type de la passion déréglée, car les inclinations personnelles dont elles dérivent peuvent devenir plus complètement des inclinations *perverties*, déviées de leur véritable fin, en s'attachant à la *poursuite du plaisir*, à l'exclusion du bien vers lequel elles doivent tendre.

2° La moralité, proprement dite, n'apparaît qu'avec l'intervention de la liberté ; les passions qui nous portent au mal ne sont *formellement* mauvaises que si la volonté les accepte et les ratifie ; tant qu'il n'y a pas consentement, leurs tendances ne sont mauvaises que *matériellement*.

3° Le mot *cœur* désigne l'ensemble des facultés *affectives* et des sentiments *moraux*, par opposition au mot *esprit*, qui désigne l'ensemble des facultés *intellectuelles*. Cet emploi du mot *cœur* provient d'une opinion erronée, qui plaçait le siège des passions dans le cœur, parce que cet organe en reçoit le contre-coup.

69. — ROLE DE LA SENSIBILITE

On a comparé le rôle, que joue la sensibilité dans le monde moral, à celui que remplit l'attraction dans le monde physique. De même que cette grande force unit entre eux tous les corps de l'univers, depuis les globes célestes jusqu'aux moindres atomes, ainsi la sensibilité met l'âme en communication avec tout ce qui l'environne. Sans elle, l'homme serait inerte, apathique, impassible. — Après ces généralités, venons aux détails.

§ A. — ROLE DU PLAISIR

On n'a pas multiplié les objections contre le plaisir, comme on a fait contre la douleur. Il est un des charmes de l'existence ; ne se justifie-t-il pas par lui-même ? En effet, étant lié aux succès de l'activité normalement déployée, c'est le *signe d'un bien*, du bon état de nos organes ou de nos facultés.

Il est : I. — **Un guide**, qui nous révèle nos propres fins, car l'enfant les recherche d'abord sans les connaître. C'est pour cela que Descartes l'a défini : « La conscience de quelque perfection » et que Spinoza a dit : « La joie..... », etc. (26, *Conclusion*).

II. — **Une impulsion** : le plaisir sort de l'activité ; mais à son tour il la rend plus forte. Quand l'être a trouvé plaisir dans une action, il se sent plus décidé à agir encore, il a plus de courage et de constance. Le plaisir est alors comme le *ressort* et l'*aiguillon* de l'activité : c'est un *attrait* qui s'ajoute à l'inclination pour la renforcer et accélérer son mouvement (28). Il est d'expérience qu'on fait mieux ce que l'on aime, ce à quoi on s'intéresse. De là la nécessité de rendre le travail attrayant. Cette remarque est vraie de toute espèce d'activité : on ne fait jamais son devoir avec plus d'élan que lorsqu'il est cher au cœur.

Aussi Aristote définit-il l'homme vertueux : « Celui qui prend plaisir à faire des actes de vertu ».

III. — **Une récompense de l'activité désintéressée** : s'il devient le but principal de l'activité, celle-ci s'égare ou se ralentit, et le plaisir diminue ou disparaît, parce qu'on n'a cherché que lui. C'est que « l'activité *intéressée*, incapable de perdre de vue le moi et le plaisir, incapable par suite de se dépenser sans compter, toujours retenue par la crainte que la peine ne dépasse le profit, tarit, par sa prudence même, les sources vives du plaisir ⁽¹⁾ ». Activité médiocre, médiocre satisfaction.

IV. — **Un moyen** d'intéresser plus complètement l'être à sa destinée et à sa tâche : vg. le plaisir de la nourriture nous porte à réparer nos forces, la satisfaction morale du devoir accompli nous engage à pratiquer la vertu. Si la nourriture était toujours insipide ou la vertu toujours sans charmes, le courage nous manquerait à la peine. Quand on est indisposé, sans appétit, on *se force*, comme on dit, à manger ; on mange par raison ; si cet état durait longtemps, l'on dépérirait vite. De même au moral, de même pour la science. Mais, c'est un *moyen dangereux*, car il est facile de rechercher le plaisir pour lui-même, de le transformer de moyen en fin, au lieu de l'attendre comme l'effet et la récompense du bien accompli : c'est ainsi que se pervertit l'inclination (63, § I, 5°).

Conclusion : le plaisir est un guide nécessaire mais non infallible : il doit donc lui-même être dirigé par la raison et maîtrisé par la volonté.

§ B. — ROLE DE LA DOULEUR

Elle est accompagnée du sentiment d'une imperfection, c'est-à-dire d'une défaillance ou d'une impuissance de l'activité. Elle est par conséquent *signe d'un mal*, du mauvais état de nos organes ou de nos facultés (26, *Concl.*). Aussi les attaques n'ont pas fait défaut : on est allé jusqu'à nier que le monde fût l'œuvre d'un Dieu juste (Cl. *Théod.*). Cependant les raisons ne manquent pas pour la justifier. Elle est :

(1) E. RABIER, *Psychologie*, p. 508.

I. — **Un avertissement** : elle informe la conscience qu'un désordre s'est produit dans notre constitution physique ou morale, que notre corps est menacé (vg. mal de tête), que la loi morale est violée (vg. remords). Par là même l'intelligence est excitée à rechercher la nature du mal que la douleur nous signale et à y porter remède.

II. — **Un frein** qui, avant toute enquête de l'intelligence, nous empêche de continuer l'action commencée et nous pousse à fuir l'objet qui est cause du mal : vg. un mal d'yeux fait interrompre la lecture qui les fatigue.

III. — **Un stimulant** : elle aiguillonne l'activité à sa manière, plus puissamment que le plaisir (27, II). Pour échapper à la souffrance on redouble d'activité. C'est pour remédier à ses besoins que l'homme travaille, devient industriel, inventif ; aussi la nécessité est-elle appelée « l'ingénieuse », « mère de l'industrie ». C'est elle qui a porté l'humanité à perfectionner nourriture, vêtements, habitations (1), etc. La civilisation est en partie le résultat de la lutte contre la douleur. La douleur est donc la condition du progrès. Combien d'hommes de génie ou de talent, pressés par la souffrance, ont déployé toutes leurs ressources intellectuelles, qui nés dans l'abondance auraient languie et végété.

IV. — **Moyen de perfectionnement moral** (2) : elle inspire les vertus :

A) **Individuelles** : par cette lutte qu'elle nous contraint d'entreprendre contre elle-même, elle aguerrit la volonté, trempe le caractère, revêt l'âme d'énergie, de courage, de virilité ; elle mûrit l'homme et hâte l'avènement de sa personnalité. « C'est, disait Montaigne, la fournaise à recuire l'âme ».

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître ;
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert (Musset).

C'est la douleur qui met notre force à l'épreuve et nous révèle l'intime de notre âme.

Elle a aussi une vertu *expiatrice* : la faute est une jouissance coupable ; la douleur qui la suit ou qu'on s'impose a une efficacité

(1) P. de BONNIOT, *Le problème du mal*, 2^e Edit. L. IV, Ch. III.

(2) P. de BONNIOT, *ibid.*, L. IV, Ch. IV.

réparatrice, si elle est bien endurée : « Après l'injustice commise, le plus grand mal c'est de ne pas en être puni » (Platon).

B) **Sociales** : elle produit la charité, le dévouement, la compassion. C'est surtout quand nous avons souffert que les malheurs d'autrui éveillent un écho *sympathique* dans notre cœur (47, B) :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco (Virgile) (1).

La douleur, en rapprochant les hommes, leur donne un sentiment plus net de leur *solidarité*.

V. — **Inspiratrice de sentiments religieux** : non seulement la douleur unit les hommes entre eux, mais elle leur fait chercher un secours supérieur à celui des hommes. « La douleur fait dans les âmes un désert où retentit la voix de Dieu » (Bossuet).

Conclusion : c'est donc à tort qu'on se plaint de la douleur ; c'est au fond regretter d'avoir la conscience. Or, quelle condition est la meilleure d'un être inerte ou d'un être qui a conscience de lui-même ? Il est si vrai que la douleur est comme la rançon de la perfection qu'une capacité de souffrir plus vaste et plus subtile est l'indice d'une nature supérieure. C'est ainsi que l'homme a des douleurs morales que l'animal ignore complètement, que le savant et l'artiste ont des souffrances inconnues du vulgaire.

D'ailleurs la raison demande que la vertu et le bonheur soient unis ; ce postulat est sans cesse démenti par l'expérience. Aussi les douleurs imméritées élèvent notre âme au delà de l'existence terrestre et nous invitent à espérer, comme compensation, les joies d'une vie future.

Remarque : ce qui précède convient aussi à l'ÉPREUVE, qui se dit surtout de la douleur *morale*.

§ C. — ROLE DES INCLINATIONS

L'intelligence éclaire, la volonté choisit ; mais c'est l'inclination qui donne la première impulsion. L'inclination et le désir sont au fond identiques. L'inclination est la faculté générale de désirer,

(1) JUVÉNAL a dit aussi :

*Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrimas dedit.*

et toute inclination qui se porte vers son objet prend la forme d'un désir.

Or, c'est par les inclinations que la sensibilité révèle à l'homme ses *finis naturelles* : il est fait pour s'aimer, aimer les autres, aimer le vrai, le beau et le bien.

C'est encore par les inclinations qu'elle lui donne la *force* et l'*élan* nécessaires pour atteindre le but. L'idée n'agit pas directement sur la volonté. L'inclination, au contraire, agit directement par mode d'impulsion ou de répulsion : il faut que l'idée soit renforcée par un *sentiment* pour *mouvoir* la volonté (16, I). Aussi Dieu a-t-il ajouté à nos besoins une sensation qui nous aide à les satisfaire et à nos devoirs un sentiment qui nous en facilite l'accomplissement (Cf. *Morale*). Ainsi la vertu devient aimable et par là même plus aisée.

Remarque : ce qui précède s'applique *a fortiori* aux passions (64).

§ D. — ROLE DE LA SENSIBILITÉ EN GÉNÉRAL

Le plaisir et la douleur interviennent dans la vie :

I. — **Physique** : les sensations agréables ou désagréables avertissent l'âme de ce qu'elle doit rechercher ou fuir pour la conservation du corps.

II. — **Intellectuelle** : a) c'est grâce à la sensibilité que nous pouvons connaître le monde extérieur et acquérir les idées des choses sensibles : les sensations sont en effet, par leur élément significatif, la matière de la connaissance (33, 83).

b) Les sentiments nous intéressent à la recherche de la vérité par l'attrait du plaisir : *Nihil veritatis luce dulcius* (Cicéron).

c) L'aversion que l'homme éprouve pour la douleur stimule énergiquement l'intelligence et contribue au progrès des sciences et de l'industrie.

d) Les sens, surtout les deux sens artistiques, la vue et l'ouïe, nous aident à acquérir l'idée du beau et à l'exprimer dans les œuvres d'art.

III. — **Morale** : a) pour arriver à la vertu il nous faut mépriser le plaisir et endurer la douleur ; la difficulté de la lutte du désir et de la passion contre le devoir est une condition du mérite.

b) D'autre part, la sensibilité nous soutient par la récompense

qu'elle nous donne (satisfaction morale du devoir accompli) et par les châtimens qu'elle nous inflige (remords).

Montaigne a vigoureusement décrit les joies et les remords de la conscience : « La malice s'empoisonne de son propre venin. Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même ». — « Il y a je ne sais quelle congratulation de bien faire qui nous réjouit en nous-mêmes, et une fierté généreuse qui accompagne la bonne conscience (1) ». Montaigne cite Juvénal, qui avait dit plus énergiquement encore :

Occultum quatiens animo tortore flagellum (2).

(1) *Essais*, L. III, Ch. II.

(2) *Satire XIII*, v. 495.